FRANÇOIS D'ASSISE

Biographie



Franco **Cardini**

ARTÈGE

François d'Assise

Franco Cardini

François d'Assise

Artège spiritualité

Titre original : *Francesco d'Assisi*

Traduit de l'italien par Hervé Benoît

© 1989, Arnoldo Mondadori Editore S.P.A., Milano
© mars 2010, ISBN 978-2-916053-62-2,
ISBN pdf 978-2-360404-87-2

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.
© Groupe Artège
Éditions Artège
10, rue Mercoeur - 75 011 Paris
9, espace Méditerranée - 66 000 Perpignan
www.editionsartege.fr.

« Une seule chose est vraie, finalement :
nous sommes tous des mendiants. »

Martin Luther

Chapitre 1
Pourquoi vers toi ?

Les alouettes, qui aiment la lumière, prirent alors leur envol, et se mirent à voler en groupe, très bas au-dessus du toit du bâtiment dans lequel il gisait, et elles chantaient en tournoyant.

L'alouette est l'oiseau de l'aube. Dans les poésies médiévales, elle annonce l'heure à laquelle les amants doivent prendre congé : « c'était l'alouette, messagère de l'aube, et non le rossignol », dit Roméo à Juliette à la fin de leur plus belle nuit. Dans la mesure où elle signale l'heure de la séparation, l'alouette est, d'autre part, un des animaux le plus fréquemment mentionné dans la poésie d'amour des troubadours. Bernard de Ventadour, dont François connaissait très probablement les chansons, enviait la joie avec laquelle elle s'élève comme une flèche vers le soleil, jusqu'à finir par se laisser tomber évanouie et abandonnée, preuve de son amour pour la lumière, .

Les alouettes joyeuses et amoureuses sont amies de la lumière, et elles ont peur de l'obscurité du soir. Et pourtant, ce samedi 3 octobre 1226, elles tournaient, heureuses, dans le ciel d'Assise. On allait quasiment sonner l'heure des Vêpres. Mais l'Église romaine, en cela comme en tant d'autres choses, fidèle à ses origines hébraïques, fait commencer le jour au coucher du soleil. Le soir du 3 octobre marquait donc, dans la liturgie et la sensibilité du temps, le début du 4 octobre. Et François, fermant les yeux sur cette vie, les ouvrait sur l'aube de la vie céleste.

Il les avait toujours aimées, les alouettes, et il avait aimé observer leurs manières. Les frères qui lui avaient été les plus proches se rappelaient qu'il avait l'habitude de dire :

> Notre sœur alouette porte un capuchon comme les religieux. C'est un oiseau qui est humble, qui s'en va volontiers sur les routes pour trouver quelques graines. Même si elle en trouve parmi le crottin, elle les picore et les mange. Tout en volant, elle loue le Seigneur, comme ces religieux qui méprisent les choses terrestres et dont la vie est dans le ciel. En outre, son vêtement, c'est-à-dire son plumage, est couleur de terre. Ainsi donne-elle le bon exemple aux religieux qui ne doivent pas porter de vêtements de couleur voyante et recherchée, mais de couleur foncée comme la terre[1].

La créature amoureuse des chansons des troubadours, que jeune il avait aimée, et continuait à aimer – dans un autre sens –, était devenue ainsi pour lui, exemple de pauvreté et d'humilité, et modèle de la façon dont on peut chanter la louange du Seigneur et mendier dans la joie. De cette façon, il avait appris à ceux qui le suivaient à lire dans le grand livre de la nature pour en tirer un enseignement. Pour cela, parmi toutes les créatures, il avait surtout aimé les créatures aériennes qui lui rappelaient les anges, qu'il sentait plus proches de Dieu et qui lui fournissaient en même temps le modèle d'une pauvreté absolue et d'une non moindre confiance dans le Seigneur.

> Observez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne récoltent et n'amassent pas dans des greniers. Et pourtant, votre Père céleste les nourrit[2].

Les années pendant lesquelles François vécut son expérience terrestre, entre la fin du XII^e^ siècle et les premières décennies du XIII^e^, furent parmi les plus paisibles et les plus prospères que l'Occident ait connu entre le début du deuxième millénaire et

---

1. *Légende de Pérouse*, 110. Sauf exception, les références aux textes franciscains renvoient à saint François d'Assise, *Documents*, Damin Vorreux (éd.), Paris, 2006. [N.d.T.]
2. Mt 6, 26.

le XVIII^e siècle. Le climat était relativement tempéré, les bonnes récoltes se succédaient avec une certaine régularité, en l'absence d'épisodes de famines et d'épidémies violentes qui caractériseront le XIV^e siècle. Mais la productivité agricole était toujours basse, et les gens de l'époque n'aimaient pas trop les oiseaux qui ne semaient pas et ne récoltaient pas, et qui, pourtant, mangeaient les semences. De la même façon, du reste, les gens aimaient peu les vagabonds et les mendiants. Là aussi, François sentait sa vocation à la marginalité proche de celle des créatures ailées et compatissait à leurs besoins de la même manière que pour n'importe quel pauvre :

> Si je pouvais parler à l'Empereur, je le supplierais, pour l'amour de Dieu, disait-il, d'exaucer ma prière et de publier un édit défendant à tous de prendre au piège nos sœurs les alouettes ou de leur faire du mal. De plus, tous les podestats des villes, tous les seigneurs des châteaux et des villages devraient obliger leurs sujets, chaque année le jour de la Nativité du Seigneur, à jeter du blé ou d'autres graines sur les routes, hors des villes et des bourgs, pour qu'en cette grande solennité les oiseaux, et surtout nos sœurs alouettes, aient à manger. Je voudrais aussi, par respect pour le Fils de Dieu qu'en cette grande nuit où la bienheureuse Vierge Marie coucha dans la crèche entre le bœuf et l'âne, que tous soient obligés de donner à nos frères les bœufs et les ânes, un abondant picotin. En ce jour de Noël, enfin, tous les pauvres devraient être invités par les riches à un repas plantureux[3].

François gît mort, nu sur la terre nue, en ce crépuscule d'un jour d'octobre, il y a tant d'années. Si petit, amaigri, couvert d'ulcères, il rappelle l'image du Christ descendu de la croix. Mais ce jour est celui de son *dies natalis*, le jour de sa naissance au ciel. Pour cela aussi, il n'est pas déplacé de rappeler ses paroles lorsqu'il enseignait aux frères l'amour pour les pauvres et la compassion pour les animaux, eux aussi pauvres parmi les pauvres, au nom du Seigneur du Monde qui avait accepté, avant même

3. *Légende de Pérouse*, 110.

de mourir nu et blessé, de naître pauvre et sans défense dans une mangeoire. Dans cet enseignement-là et dans tous les autres enseignements de François, il y a une rigueur, une force, et même une dureté – et nous reviendrons sur ses duretés – qui le rendent très différent et très éloigné de l'image douceâtre et affadie que l'on s'obstine à répandre de lui et que l'on propose toujours et de toutes les façons, même si les points de vue sur lui diffèrent ou même s'opposent.

À part le vol des alouettes dans un soir d'automne que l'on peut imaginer paisible comme le sont souvent les soirées d'Assise au début de l'automne, ce crépuscule du 3 octobre 1226 n'avait rien de tranquille ou de souriant. La paisible assurance avec laquelle il avait affronté la mort n'était vraiment pas suffisante pour apaiser la douleur, l'inconfort, le désespoir de tous ceux qui l'avaient aimé.

De plus, ceux qui avaient accepté de revêtir le froc couleur de terre et de suivre sa norme de vie, accueillaient maintenant la nouvelle de sa disparition, prévisible et attendue depuis longtemps, avec le sentiment d'une profonde désorientation. Depuis bientôt six ans déjà les choses, à l'intérieur de l'ordre, n'étaient vraiment pas claires. Dans les derniers temps – pas seulement à cause de ses maladies... – François s'était mis de côté, laissant à d'autres le poids du gouvernement interne. Mais tant qu'il était en vie, il était demeuré le Père, l'exemple sûr, la lumière à regarder. Maintenant, tout était changé.

De la plaine au pied du Subasio, de la Portioncule où il avait voulu passer les ultimes instants de sa vie terrestre, Assise était bien visible dans l'obscurité qui gagnait. La cité du XIII^e^ siècle, à la nuit tombée, ne s'éclairait pas de lumières scintillantes comme nous sommes habitués à la voir. Mais quelques petites flammes tremblantes, les feux des sentinelles sur les murs et peut-être quelques lueurs inhabituelles annonçaient que cette nuit ne serait pas

comme les autres. La mort d'un saint donnait ordinairement lieu à des tumultes et des tentatives pour soustraire ou démembrer le corps afin d'en faire des reliques, sans hésiter à verser le sang. Mais l'inquiétude des clercs, des frères et des autorités laïques présents au « passage » n'était que superficiellement motivée par des perspectives immédiates de désordres. En réalité, on se demandait ce qu'allaient devenir Assise, l'ordre, l'Église, maintenant que venait à manquer celui que, depuis quelques années, la chrétienté occidentale dans son ensemble était habituée à regarder comme un « nouveau Christ ».

Le jour suivant, le dimanche, aux premières lueurs de l'aube, une foule descendue d'Assise s'unit à tous ceux qui, de la ville et des villages voisins, s'étaient déjà rassemblés pendant la nuit, devant la Portioncule, pour pleurer frère François, pour le vénérer et l'embrasser, pour le toucher avec des tissus et d'autres objets afin de se procurer, selon l'usage occidental, une relique. Ils soulevèrent le pauvre corps enveloppé dans le cilice[4] qu'à la demande de François lui-même madonna Jacqueline de Settesoli avait apporté de Rome, et le portèrent triomphalement à Assise en faisant une première halte à Saint-Damien, à mi-pente, là où se trouvait le couvent des « pauvres dames ». Claire, malade elle aussi à cette époque-là, avait imploré la charité de voir une dernière fois les restes mortels du Père. La grille, à travers laquelle les pénitentes avaient l'habitude de recevoir, fut dévoilée, et le cercueil ouvert ; et les sœurs purent, en s'efforçant de retenir leurs pleurs, vénérer et embrasser cette chair martyrisée par les stigmates. Arrivé à Assise, François fut enterré dans l'église Saint-Georges, aujourd'hui incorporée dans la basilique Sainte-Claire, qui lui était chère depuis son enfance. Les jours suivants, frère Élie, en tant que vicaire de l'ordre, envoya à tous les ministres provinciaux une lettre, rédigée dans le style rhétori-

4. Au sens de tissu grossier. [N.d.T.]

que le plus élaboré du temps, remplie de citations bibliques, dans laquelle on donnait connaissance des stigmates de François et, par là, la preuve évidente de sa conformité au Christ.

C'était chose commune, lorsque quelqu'un à la réputation particulière de sainteté mourrait, que se répande immédiatement *a furor di popolo*, un culte que l'Église tolérait plus ou moins explicitement en attendant de le sanctionner de son autorité. Dans le cas de François, on ne peut pas à proprement parler d'un procès de canonisation : pratique alors très longue, qui ne dura pourtant pour lui qu'une vingtaine de mois. En mars 1227, le cardinal Hugolin d'Ostie, protecteur de l'ordre, ami et admirateur dévot du fondateur, avait été élu pape. À vrai dire, leurs rapports n'avaient jamais été aussi idylliques dans les faits qu'une tradition pontificale postérieure voudra le croire. Toutefois, il est hors de doute qu'Hugolin, devenu le Pape Grégoire IX, éprouvait de la dévotion pour François et qu'il réalisa que, pour le soutien de la vie de l'ordre lui-même, une canonisation sans délai était indispensable. En cela, il était assisté et éperonné par frère Élie, son conseiller de confiance d'alors pour les questions franciscaines ; même si le chapitre de l'ordre, réuni à Assise en mai 1227, ne l'avait pas choisi comme ministre général, mais lui avait préféré frère Giovanni Parenti. Le 19 juillet 1228, le pape Grégoire publiait à Assise la bulle solennelle *Mira circa nos* par laquelle François était officiellement canonisé.Mais déjà trois mois auparavant, par une autre bulle, le pontife s'était adressé à la chrétienté tout entière pour solliciter de l'aide pour la construction d'une imposante basilique en l'honneur du nouveau saint.

En mai 1230, les restes de François, solennellement extraits de l'église Saint-Georges, furent ensevelis dans la crypte, sous l'autel majeur de la nouvelle basilique érigée à l'extrémité ouest d'Assise, près d'une falaise, au lieu appelé jusque-là *Vallis inferni* (parce que s'y déroulaient les exécutions capitales). À l'imitation de la

basilique du Saint-Sépulcre de Jérusalem, l'entrée de la nouvelle et grande église était orientée vers l'Est, à l'inverse de la tradition symbolique à laquelle, en ce temps-là, on se conformait très fidèlement. La nouvelle sépulture du saint constituait à elle seule un paradoxe. D'un côté, on observait substantiellement la volonté de François d'être porté dans le lieu le plus triste et le plus mal famé d'Assise et ce lieu devint à partir de ce moment-là le plus saint. Les franciscains suivirent dans d'autres villes l'usage de s'installer dans les « enfers » citadins, les lieux écartés les plus lugubres et les plus malsains, et d'y ériger là leurs grandes églises. Mais d'un autre côté, cette tombe dans une basilique si grande et si fastueuse pouvait paraître comme une insulte et une trahison vis-à-vis du serviteur de la pauvreté la plus dépouillée. C'est ainsi que le comprirent les rigoristes qui en tirèrent un motif supplémentaire de scandale. Leur rancœur s'adresse soit à frère Élie qui poursuivait désormais explicitement une ligne de renforcement de la puissance, même temporelle, de l'ordre et son insertion toujours plus manifeste dans la tradition cléricale et régulière de l'Église, soit à Grégoire IX qui le protégeait et soutenait ses choix.

On ne peut pourtant pas dire qu'Assise devint, dès le lendemain de la mort de François, une « cité-sanctuaire », sauf peut-être pour l'Ombrie et la Marche d'Ancône voisine, régions d'où viennent pratiquement tous les bénéficiaires des presque quarante miracles advenus près du premier sépulcre de François. Ils ont été scrupuleusement rapportés par son premier biographe, Thomas de Celano, lui aussi interprète de la volonté du pape Grégoire IX lorsqu'il écrivit dans les années 1228 et 1229. C'est seulement vers les années cinquante de ce siècle que l'on commence à avoir la preuve certaine que sa renommée était suffisante pour assurer à Assise un rôle dans la géographie des pèlerinages du centre de l'Italie, et même de l'Europe.

Entre temps, cependant, le nom de François et la fortune de son ordre faisaient tache d'huile, et une polémique très dure se développait entre les rigoristes, qui entendaient rester fidèles à la règle dictée par le fondateur, spécialement en ce qui concernait la pauvreté, et les modérés, qui soutenaient qu'elle devait être révisée et mitigée là où son respect littéral aurait été un obstacle au succès de l'ordre lui-même. Les vicissitudes de l'histoire des franciscains se mêlaient toujours plus à la situation religieuse et politique complexe, surtout en Italie : la propagande des groupes hérétiques – spécialement les fameux « cathares » – et la lutte entreprise contre eux par l'Église appuyée sur les pouvoirs temporels ; les liens évidents entre prédication hérétique, insatisfaction diffuse vis-à-vis de la mondanité de la hiérarchie ecclésiastique dont la vie semblait si loin du modèle évangélique, et la propagande politique gibeline[5] ; le succès croissant de quiconque réussissait, dans les populeuses cités de l'époque, à catalyser, par la parole et directement par le spectacle, l'attention des foules ; l'intense circulation de prophéties à caractère eschatologique qui annonçaient la fin du monde et l'imminence du Jugement universel. Certains frères mineurs avaient déjà participé en 1233, comme prédicateurs et agitateurs, à ce *motto dell'Alleluia* à caractère pénitentiel qui s'exprimait principalement dans la proclamation tumultueuse et exaltée de « paix », c'est-à-dire de serments solennels de suspension de la spirale de la vendetta entre les factions rivales des cités. Mais, si les vrais protagonistes de « l'Alléluia » avaient été surtout les dominicains, les franciscains eurent aussi à peu de temps de là l'occasion de se mettre en avant en appuyant de leur parole enflammée la politique du Saint Siège contre l'empereur Frédéric II et les Gibelins. Le plus intelligent et prestigieux soutien de la ligne modérée dans l'application de la règle de François, frère Élie de Cortone (ou « d'Assise », comme

5. La politique impériale en Italie. [N.d.T.]